

Le droit au plaisir

DR BERNARD MULDORF

L'article que nous présentons ci-dessous est extrait de la revue « Planning Familial », organe du Mouvement Français pour le Planning Familial, que nous tenons ici à particulièrement remercier. Nous espérons que le premier article que nous publions sur ce sujet contribuera à lancer autour de « T. E. » une discussion sur un problème dont l'actualité n'est pas à démontrer.

Sous ce titre d'allure « syndicaliste », il s'agit d'un thème important des moeurs d'aujourd'hui.

La « libération de la femme » —comme on l'appelle — qui est le problème essentiel posé par son intervention massive dans la production, concerne non seulement ses servitudes économiques et sociales, mais également son oppression psychologique et affective.

Allons plus loin : non seulement la femme doit défendre son égalité avec l'homme sur le plan du travail (« à travail égal, salaire égal » — et l'on sait que dans de nombreuses industries les femmes et les travailleurs immigrés — noirs, algériens ou portugais — partagent les mêmes tâches ingrates, ce qui montre à quel point la femme reste encore « colonisée »), mais cette « égalité » doit aussi se réaliser sur le plan du plaisir.

On pourrait presque écrire : « à rôle social égal, plaisir (sexuel) égal ».

Pourquoi ce problème, et pourquoi ce mariage (insolite) du travail —nécessité primordiale — et du plaisir, frivolité (paraît-il) accessoire, sinon inutile ?

Parce qu'il faut en finir une fois pour toutes avec une morale de l'austérité et de la répression, qui est toujours à *sens unique*, le nanti expliquant à l'affamé que l'abstinence est une vertu, l'homme imbu de sa virilité active confinant la femme dans l'attente passive d'une « révélation » sans cesse différée.

Le statut anthropologique de la femme (c'est-à-dire tout l'ensemble des facteurs socio-économiques, culturels et psychologiques qui concourent à créer sa « condition »), est un statut de

minorité opprimée, et sa vie sexuelle et affective en est la conséquence directe.

Si bien que la soi-disant disponibilité sexuelle de l'homme, et la non moins soi-disant réserve pudique de la femme, ne sont pas les expressions fatales du « corps » (ou des glandes), ils sont la traduction, à travers et par l'intermédiaire du corps, des marques de l'histoire et de l'organisation sociale.

En effet, notre question est la suivante qu'est-ce qui rend l'homme apte au plaisir immédiat (quand il n'est pas impuissant), et qu'est-ce qui fait le plaisir de la femme si « complexe » ; ou encore : comment peut-on comprendre qu'une femme active et pleine d'initiatives dans la journée soit dans l'attente du bon plaisir de son mari le soir !

Pour tout le monde (y compris certains théoriciens de la psychanalyse) la femme attend passivement que l'homme lui « donne le plaisir », il la « prend », il « prend son plaisir », etc. ; c'est le vocabulaire de la possession avec toute la riche ambiguïté : la femme est « possédée » — on l'a eue — mais elle est aussi possédée » ... par le diable !...

Ainsi la femme a besoin d'être « dominée », il faut que l'homme soit « fort », qu'elle « l'admire », il faut « qu'elle se sente dans ses bras si petite »... etc.

On est stupéfait devant une philosophie aussi dérisoire, qui est cependant celle de la majorité de nos contemporains.

Et pourtant cette triste caricature de l'amour n'est pas une pure invention d'esprits malveillants : elle reflète une certaine réalité, elle exprime à sa façon comment les hommes et les femmes se voient entre eux dans le moment unique de l'abandon.

Aussi, la question qu'on peut se poser est la suivante : maintenant que la femme accède — lentement — à une certaine promotion sociale, qu'elle peut être libre (relativement) au point de vue économique, maîtresse (plus relativement encore) de sa maternité, qu'elle peut regarder l'homme avec un oeil plus lucide, que va-t-il en advenir de ce pauvre mâle, jusqu'alors si fier de ses prérogatives ?

Il ne suffira plus de rouler les épaules et de dire de belles phrases : il faudra faire ses preuves.

C'est ainsi toute une mythologie qui est appelée à s'effondrer, mais qui ne pourra disparaître complètement que sous l'effet d'une triple révolution économique, culturelle et morale.

Je vais donc examiner successivement le mythe de la femme « sacrée » et le mythe de l'homme « fort », ce qui nous permettra de mieux dégager les problèmes nouveaux posés à l'homme du fait de l'accession progressive de la femme à sa majorité sexuelle.

Le mythe de la femme « sacrée »

La sacralisation de la femme, son idéalisation sont la conséquence directe, la compensation dans le ciel de la fantasmagorie, de son aliénation concrète, du fait qu'elle est dans la réalité un objet et une marchandise.

Il se passe sur le plan social et idéologique le même processus que celui qui se produit au niveau individuel : plus un homme a peur de la femme, plus il a tendance à en faire un idéal inaccessible; plus un homme a des pulsions sexuelles fortes (inconscientes), plus il se défend (inconsciemment) contre elles en idéalisant la femme et en recherchant la « pureté ».

Le besoin de pureté est la sublimation naïve de la peur devant le désir sexuel.

Et chacun sait que c'est au moment de l'adolescence, quand les pulsions sexuelles font sentir leur impérieuse pression (c'est alors), qu'on s'évade dans des rêveries amoureuses éthérées.

Ainsi, la sacralisation de la femme est à la fois l'expression de la peur de la sexualité, qui dans le contexte historique de notre société devient la peur de la femme, en même temps que se traduit son aliénation économique et morale.

La femme est dépossédée de son existence comme personne, elle est « dépersonnalisée », et transformée en un mythe anonyme.

Et c'est ici qu'on tient le secret de la source originelle de l'érotisme et de la naissance du besoin esthétique : la femme témoigne dans son corps de la créativité artistique de l'être humain et c'est dans son désir que l'homme a perçu et assumé la beauté du corps de la femme : c'est ainsi le *désir* qui a fait

émerger le sens esthétique, comme élaboration intellectuelle de la fusion narcissique de l'amour.



Ainsi, la femme « sacrée », par un retournement positif de son mythe, a fait naître la *beauté*.

Ainsi, nous comprenons mieux le sens de l'érotisme : il est l'utilisation de la beauté pour signaler dans l'imaginaire le *lieu* du plaisir sexuel ; il est l'anticipation objectivée du désir, en même temps que sa satisfaction illusoire, mais stimulante.

Mais voici notre question : pourquoi est-ce la femme objet (OU l'occasion, le prétexte, le lieu, etc.) de l'érotisme, et pourquoi ce monsieur se laisse-t-il aller à l'embonpoint sans souci de « l'imaginaire » de sa compagne ?...

Le mythe de l'homme fort

Nous savons que l'histoire a assumé le triste rôle d'une division physique du travail : il fallait ainsi de gros bras pour manier les lourdes massues dans la chasse au bison (l'homme), et la femme — force productive, c'est-à-dire reproductive — restait confinée dans la caverne aux soins ingrats d'une famille nécessairement nombreuse.

Cependant — et c'est ce qui différencie précisément l'homme de l'animal — l'être humain n'est pas assujéti à sa nature, et toute son histoire est celle de l'émergence continue hors de la nature et d'une transformation et d'une maîtrise de celle-ci.

Au temps des femmes cosmonautes, l'esprit a pris définitivement la première place, et l'expérience montre que les cerveaux de tous les sexes ont les mêmes potentialités.

Malgré tout, les mythes ont la vie dure, et l'homme continue à se prévaloir de son certificat de supériorité physique décerné par son ancêtre des temps lointains.

Et c'est là l'origine de ce malentendu fondamental. La division sociale du travail, d'abord opérée sur une base physique (le sexe), puis sur une base économique (les classes), a élaboré sa justification théorique dans l'idéologie des inégalités de sexe, de race, d'origine, etc.

C'est ainsi que la prévalence socio-économique de l'homme issue des vicissitudes du développement historique s'est transformée en une prédominance anthropologique, à travers le façonnement des mentalités et sa transposition par la pensée magique au niveau du mythe de l'homme « fort ». Le mythe est la justification idéologique (c'est-à-dire non fondée scientifiquement) des contingences et de la relativité de l'histoire. Il est la projection dans l'imaginaire, la solution illusoire des conflits réels relatifs à la différenciation sexuelle.

Si bien que toute la psychologie profonde des individus est marquée par cette alternative originaire : être, ou ne pas être... un homme, avoir, ou ne pas avoir ce qui le spécifie symboliquement : c'est-à-dire le *phallus*.

De telle sorte que c'est l'homme qui sert de repère aux critères psychologiques, affectifs et sexuels, tandis que la psychologie féminine se détermine comme son *néгатif*, ou comme son symétrique en « *creux* ».

Ainsi, l'homme (grâce à l'histoire) s'arroge le droit du plaisir immédiat, du choix de sa partenaire, de « courir le jupon », de « jeter sa gourme », etc. ; enfin la sexualité est en fait marquée fondamentalement *au masculin*, faire l'amour est une activité masculine, et la femme est bien ainsi transformée en objet de consommation (ou en machine de procréation).

C'est notre histoire qui a inhibé le développement sexuel de la femme, qui détermine ses réactions affectives et sexuelles.

Il faut « décoloniser » la femme, socialement et psychologiquement, le mythe de l'homme « fort » doit disparaître pour que la femme puisse s'émanciper réellement.

De même que la supériorité de l'homme « blanc » est un mythe oppressif, le mythe de l'homme « fort

» participe également à la répression de la vie sexuelle.

L'homme devant le droit au plaisir de la femme

L'amour, le rapport de l'homme à la femme est le rapport humain le plus naturel.

Dans l'amour sexuel, l'homme réconcilie sa nature et son humanité. Le plaisir sexuel est la plus haute joie physique que l'être humain puisse se donner à lui-même, il est en quelque sorte le prototype de toute jouissance.

La recherche du plaisir sexuel n'est donc pas une dépravation scandaleuse, mais un besoin humain fondamental, ce n'est pas « l'animal » qui parle en nous, c'est *l'homme* qui exprime sa nature dans la communion physique avec un autre être humain.

La dévaluation du plaisir sexuel est une régression psychologique et morale, elle correspond à une éthique déshumanisante, à une hiérarchie de valeurs instaurée *contre* l'épanouissement de l'individu.

Elle est le reliquat en nous d'une morale de l'austérité issue de la *culpabilité oedipienne*, que la religion a conceptualisée sous le thème du péché originel.

De telle sorte que la notion de « plaisir sexuel » est toujours entachée de honte et de culpabilité, et non pas ramenée à sa véritable signification : c'est-à-dire le contenu *subjectif, humanisé*, du rapport *naturel* de l'homme et de la femme.

La sexualité humaine implique l'existence de l'Autre pour se réaliser et le *plaisir érotique* est le contenu *subjectif* de cette relation « physique » tant il est vrai que chez l'être humain on peut difficilement dissocier le « psychique » du « physique ».

Pourquoi toutes ces considérations « philosophiques » ? Parce qu'il faut réhabiliter le « plaisir sexuel », le sortir de l'ornière de l'infamie et du vaudeville, et pour cela, se débarrasser des préjugés et des idées reçues qui parasitent notre réflexion.

L'égalité des sexes devant le « droit au plaisir » implique justement la valorisation de la *vie sexuelle* et de *l'érotisme* (au sens où l'érotisme anticipe et prolonge dans l'imaginaire la joie du plaisir sexuel).

En effet, c'est la dévalorisation (et la sous-estimation) de la signification humanisante du plaisir érotique, qui institue toute une mythologie antisexuelle, que la promotion de la femme comme partenaire à part entière doit contribuer à éliminer.

Comme on le sait, « tous les hommes sont des cochons », « ils ne pensent qu'à ça », « je fais ça pour mon mari, mais moi ça ne me dit rien » (expliquent les femmes frigides mais coopérantes), l'impuissance masculine apparaît comme un malheur fondamental, tandis que la frigidité féminine comme un incident négligeable (et parfois regrettable).

Dans le même ordre d'idées, les « résistances » à la contraception procèdent de la même peur (inconsciente) devant la sexualité, et de la même sous-estimation (pas assez consciente) de l'importance du plaisir.

Ainsi, la femme, en accédant à la promotion sexuelle *doit déculpabiliser le plaisir*.

Réciproquement, cela implique pour l'homme d'accéder à la conscience de ses *devoirs*, alors que jusqu'à présent, il vivait dans l'innocence et la naïve certitude de ses droits.

La femme doit être libre, non pas tellement (et seulement) de faire « comme l'homme » (car le modèle « masculin » actuel n'est qu'une représentation provisoire et relative), mais de choisir son destin *féminin*, en toute *responsabilité* et *lucidité*.

Cela demande à l'homme de renoncer à une relation de domination, et à la femme d'aller au delà d'une relation de *dépendance*.

Malheureusement, pour des raisons complexes et pas toujours faciles à élucider, beaucoup de couples vivent sur un mode *régressif de relation de dépendance*, soit que la femme cherche (inconsciemment) un *père* (l'homme soi-disant « fort »), pour se sécuriser, de même que l'homme, institue parfois une relation de « fils » à « mère », et ce n'est que par un long (et difficile, et douloureux, et parfois tumultueux) *apprentissage réciproque* que le couple accède à une véritable maturité.

Et la liberté sexuelle de l'homme, son droit (jusqu'alors plus ou moins exclusif) au plaisir, reproduit en quelque sorte la satisfaction narcissique de l'enfant repu après la tétée car il y a toujours en tout homme (plus ou moins) un ex-nourrisson qui

sommeille (à peine) et qui recherché auprès de la femme la satisfaction absolue (c'est-à-dire *sans réciprocité*) de ces temps archaïques et à jamais révolus.

Donc le droit au plaisir de la femme, cela postule chez l'homme d'être un homme *vrai*, ayant renoncé à la tyrannie infantile (baptisée « autorité » (?) masculine), d'accéder à une certaine *oblativité*, c'est-à-dire d'être en mesure de *donner*, sans pour autant recevoir (sur le champ).

Paradoxalement, cela consiste à acquérir certaines qualités « féminines » issues des dispositions biologiques de la femme à la maternité.

(Il ne s'agit pas pour l'homme d'être une « mère » pour la femme : il s'agit de développer toutes' les virtualités *humaines* de l'être humain, en particulier la reconnaissance de l'existence de la partenaire et de ses besoins *personnels*.)

La liberté sexuelle de la femme, c'est donc de choisir ses partenaires *librement*, par rapport à ses besoins réels (et non conditionnés par la mythologie ambiante) de faire ses expériences et d'en prendre lucidement les risques, elle a droit « de (ne) penser (qu')à ça », en ayant conscience de ses désirs, sans pour autant apparaître comme une « femme de mauvaise vie »...

Cela implique une conversion et un dédoublement de l'érotisme au masculin et au féminin (au service de « l'imaginaire » de la femme), non pas comme l'homme croit (ou veut) que la femme le désire, mais tel qu'il correspond à s'a fantaisie personnelle.

L'homme ne doit pas crier au scandale, ni faire grise mine. Ce ne sera pas la fin ni de la famille, ni de la nation, mais cela permettra au contraire de réaliser des couples plus équilibrés et des familles plus profondément stables.

L'expérience est toujours enrichissante et formatrice (pour tout le monde), c'est l'ignorance qui est pernicieuse : et malheur, et dérision à l'homme qui souhaite une femme ignorante et « vierge » (?) : faut-il qu'il se sente faible et démuné pour cueillir des lauriers si faciles !...

(tribune étudiante n° 9, mars 1968)